

## LE SAINT DE LA JUSTICE

DON QUICHOTTE, D'APRÈS CERVANTÈS.

Cet été a eu lieu la trentième édition des Fêtes nocturnes de Grignan, dans la Drôme. Le festival connaît un succès qui ne se dément pas. Chaque année, ce sont désormais environ trente mille spectateurs qui assistent au spectacle qui se donne chaque soir devant la superbe façade renaissance du château. Trente ans, c'est déjà la fin de la jeunesse. Ce n'est peut-être pas encore l'âge de raison pour un festival, et c'est heureux. Il y a une certaine inconscience à déployer autant de talent, d'énergie, de ferveur pour créer, pendant deux heures chaque soir, un moment voué tout entier au plaisir et à l'intelligence. C'est peut-être pour conjurer l'approche de la vieillesse, qui s'est emparée d'autres festivals de théâtre, que les responsables du festival de Grignan ont fait le choix d'une troupe de trentenaires, la Compagnie des Dramaticules, créée en 2002 par Jérémie Le Louët. Le choix de la jeunesse, c'était aussi celui d'une œuvre éternellement jeune, comme son auteur, décédé il y a tout juste quatre siècles : le *Don Quichotte* de Cervantès.

Faire d'un roman de 1500 pages un spectacle d'un peu plus de deux heures, c'est un défi. Jérémie Le Louët avait les qualités pour le relever. Malgré son jeune âge, il a déjà une solide expérience et un talent affirmé. Cultivé et intelligent, lecteur subtil, il a su concevoir un spectacle à la fois cohérent et foisonnant. Il ne s'est pas contenté de choisir quelques scènes à porter à la scène, il s'est interrogé sur l'art difficile de la transposition d'une œuvre romanesque à la scène et a trouvé des solutions originales pour exprimer l'œuvre plus que pour l'adapter. Il a en particulier compris une chose essentielle : au théâtre, tout fait signe. Certaines mises en scène semblent improvisées, brouillonnes, précisément parce que les signes (visuels ou sonores) qui sont proposés au spectateur sont confus, contradictoires ou simplement gratuits et dénués de sens. Jérémie Le Louët, lui, les maîtrise et sait les mêler de manière à offrir au spectateur un propos complexe, subtil, mais jamais incohérent.

De ce point de vue, la scénographie, imaginée par Blandine Vieillot, est exemplaire, qui mêle les références à une théâtralité qui s'affirme, voire qui s'exhibe (avec la servante, cette petite lampe allumée au centre de la scène), et des éléments qui renvoient plutôt au cinéma (le rail de travelling à l'avant-scène, les caméras sur pied ou sur grue, etc.). Ce décor parfaitement réussi se marie durant le spectacle avec une musique omniprésente (surtout des airs classiques : Bizet, Wagner, etc.), et une utilisation de l'image sous toutes ses formes : toiles peintes, trompe-l'œil, projections. Il faut aussi dire un mot des costumes très malins de Barbara Gassier. Somptueux ou dérisoires, historiques ou parodiques, ils sont toujours justes : aussi bien la fraise et le casque-plat à barbe du chevalier à la triste figure que le maillot de l'Atlético de Madrid avec « Sancho » dans le dos. Si l'on ajoute à tous ces éléments l'œuvre qui est portée à la scène, ce roman dont le thème central est le pouvoir de la littérature, ce sont tous les signes possibles qui, dans ce spectacle d'une rare richesse, se composent, s'affrontent, se contredisent ou se démentent. Sans rien jamais, il faut y insister, qui semble arbitraire.

Une fois tous ces éléments réunis, on peut encore faire un mauvais spectacle, si les moyens mis en œuvre ne sont pas à la hauteur des intentions. Rien de tel dans cette remarquable pièce. Jérémie Le Louët et ses camarades maîtrisent parfaitement leur art. Par exemple, pour ce spectacle conçu dans un premier temps en salle, ils ont su utiliser le lieu, superbe mais très particulier, mis à leur disposition à Grignan. Les belles lumières créées par Thomas Chrétien, tout comme les vidéos d'ailleurs, jouaient parfaitement avec les pierres de la façade du château. Le plus impressionnant était sans doute la qualité du jeu de cette jeune troupe. Julien Buchy excellent en Sancho, Anthony Courret glaçant dans le rôle du Duc, Jonathan Frajenberg inquiétant en prêtre fanatique, David Maison très à l'aise dans ses différents rôles (chacun jouant d'ailleurs plusieurs personnages au cours de la pièce), tous étaient parfaitement convaincants. Il faut néanmoins faire un sort à part à Dominique Massat,

la seule comédienne de la distribution. Tempérament de tragédienne, voix magnifique, présence étonnante, elle a tout pour elle. Quant à Jérémie Le Louët lui-même, qui interprète Don Quichotte, j'ai rarement vu un comédien incarner un personnage avec une telle conviction. Sans histrionisme, avec au contraire une remarquable économie de moyens, il était Quichotte, sans contestation possible.

Créativité, liberté, et subversion : Jérémie Le Louët caractérise parfaitement le roman de Cervantès. Il faut insister sur le côté subversif de l'œuvre, qui avait d'ailleurs peut-être échappé en partie à l'auteur lui-même lorsqu'il avait publié la première partie. La seconde partie du roman, parue dix ans plus tard, rend ce côté absolument évident, précisément en montrant Don Quichotte confronté avec son mythe. Ces personnages que rencontre le héros, et qui ont lu la première partie de l'œuvre, renvoient au chevalier une image qui, puisqu'elle est figée, rend possible la neutralisation de cette passion sans mesure qui anime Quichotte. Les très manipulateurs Duc et Duchesse montrent à quel point le personnage risque d'être dessaisi de lui-même, domestiqué, transformé en icône. Il ne peut l'accepter et Cervantès invite ses lecteurs à refuser cette œuvre de mort. Quichotte est et doit rester pur et révolté.

« Voici venir le saint de la justice, Don Quichotte, le plus noble des hommes et le plus simple. » André Suarès commençait par cette phrase d'une justesse parfaite un texte de 1937 consacré à Cervantès, paru dans son bel ouvrage *Trois grands vivants*. Il y affirmait, par un envoi « Pour l'Espagne » et par des déclarations explicites, sa solidarité avec ceux qui, dans la péninsule, luttaient alors contre les terribles et abjects moulins que l'on sait. Un saint, Quichotte : on ne saurait mieux dire. Et la façon dont s'exprime cette sainteté, Suarès la résumait avec une concision remarquable : « Au fond, Don Quichotte n'est jamais dupe ; mais il accepte de l'être. » Il parle à son sujet de délire ou de fureur, et il a raison. Mais il y a un mot qu'il ne faut jamais associer à Don Quichotte, et Suarès ne l'écrit jamais, c'est celui de *folie*. Quichotte est le seul en son monde à ne pas l'être (comme le prince Mychkine dans le sien). La résignation face à l'injustice, dans laquelle certains voient un signe de maturité (étrange maturité qui consiste à renoncer à ce qui fait de nous des humains !), Quichotte s'y refuse absolument. C'est là sa sagesse. Une sagesse violente et passionnée, la seule sans doute qui soit accessible aux jeunes gens. C'est cette même sagesse ardente qui anime les jeunes artistes de la Compagnie des Dramaticules. Ils portent haut, avec ce beau spectacle, la parole de Cervantès-Quichotte. Ils semblent avoir compris, avec André Suarès, que « Don Quichotte mène notre bataille. »

**KARIM HAOUADEG - EUROPE - SEPTEMBRE 2016**